

I

MAIS LE DIABLE MARCHE AVEC NOUS

Que Dieu défende la Nouvelle-Zélande

À présent l'hélicoptère survolait la surface du lac, zébrant les flots sur son passage, rebroussant les vagues en sens contraire du courant, et imprimant, dans le gris d'ardoise que le ciel plombé faisait peser sur les eaux, les lignes tremblantes d'une écriture éphémère qui glissait et s'effaçait en suivant le rythme de progression de l'appareil.

Au moment d'arriver au-dessus de son aire d'atterrissage, simple bout de lande posé en bordure du rivage et dont les herbes rases s'effrangeaient contre une plage de galets, l'Agusta A.109 des forces aériennes de la marine néo-zélandaise mis à la disposition du prestigieux visiteur marqua un bref temps de suspension, immobile dans le vacarme des rotors. Puis il amorça un mouvement giratoire serré, tournant presque sur lui-même, s'inclina vers l'avant, gros insecte dont le nez au sol s'apprête à piquer quelque peccadille convoitée, se redressa et se stabilisa, les deux rails de ses patins descendant lentement vers la zone où, sous l'effet du souffle propulsé par l'hélice, les herbes se couchaient en ondulant par cercles concentriques sur plusieurs dizaines de mètres, jusqu'aux pieds de l'agent immobilier et du conseiller-factotum qui, debout côte à côte, l'un retenant d'une main son chapeau de feutre mou, l'autre sa casquette de baseball frappée du logo d'une équipe américaine, attendaient déjà le passager.

Ils l'observèrent s'extirper de la carlingue avant même que celle-ci n'ait touché terre, se jeter au-dehors d'un bond sans grâce, trahissant aussi bien l'homme à l'aise dans sa peau svelte et hydratée, l'organisme scrupuleusement entretenu, habitué à l'hygiène sportive des entraînements réguliers et des soins

afférents, que l'absence de tout don particulier pour ce qui relève des exercices du corps.

Il se dirigea dans leur direction, sa parka ouverte, battue par le vent qui le poussait dans le dos, laissant apparaître le même costume bleu marine à la veste déboutonnée et le même genre de cravate club aux rayures bleu ciel et dorées, façon blason héraldique médiéval, qu'il portait sur la plupart des images que l'agent immobilier avait vues lorsqu'il s'était livré à quelques recherches sur Internet à propos du fortuné client qui désirait acquérir l'immense ensemble de terrains, étalé parmi les monts ceinturant toute la partie ouest des rives du lac Wanaka, dont lui, l'agent, avait été chargé de dessiner les contours et de solliciter les propriétaires privés ou publics afin de les inciter à vendre, usant pour obtenir gain de cause auprès des récalcitrants de la plus simple des méthodes de persuasion, celle qui consiste à acheter des parcelles souvent désertes – n'abritant guère que des marécages, des pâturages à moutons, des rochers, des versants couverts, selon leur exposition, de forêts de sapins ou de bosquets d'arbustes tordus sous des pentes abruptes et pelées qui montent jusqu'à deux mille mètres d'altitude – à des prix bien plus élevés que ce qu'elles valent, c'est-à-dire pas grand-chose.

Désormais, la mosaïque de propriétés ne formerait plus qu'un unique domaine dont le nouveau maître était en train de lui tendre la main en souriant, dévoilant cette même mâchoire parfaitement régulière, fruit manifeste de l'opération esthétique d'un chirurgien expert, que l'agent immobilier avait vue transformée, traficotée, affublée de fantastiquement proéminentes dents de vampire sur différents montages photographiques circulant sur le Net et réalisés par des opposants à sa personnalité controversée, connue pour ses positions politiques réactionnaires radicales et son soutien tapageur au président affairiste-nationaliste dont il avait été, durant la campagne électorale, un des plus importants donateurs et fervents zélateurs, n'hésitant pas à monter sur les podiums aux côtés du candidat pour afficher, le poing en avant, froncements de sourcils volontaires et bouche ouverte en pleine harangue comme pour mordre un ennemi invisible, sa détermination, sa conviction, tandis que son champion, près de lui, buvait du petit-lait, comme on dit, se rengorgeant derrière son

masque clownesque avec cet étrange rictus bouffon et content de soi qu'il affectait en toutes circonstances possibles et que l'on aurait dit travaillé pendant des heures, devant un miroir et avec l'appui d'une batterie de coaches, de communicants, de professeurs de théâtre, non pour se donner un air noble, un air "présidentiel", encore moins pour exalter l'éventuelle grâce de ses traits en permanence recouverts d'une épaisse couche de maquillage couleur carotte, mais pour fabriquer précisément cela : un masque, qui fasse de lui une figure originale, immédiatement identifiable dans la galerie des visages en présence au sein de la sphère médiatique, une sorte de marque déposée visuelle, une face-logo imitable et reproductible, gueule de marionnette animée avec la même plasticité élastique qu'un personnage de cartoon récitant la palette restreinte de facétieuses mimiques que lui applique son dessinateur, sous un improbable toupet blond peroxydé filasse, aplati et pour ainsi dire gazeux, presque translucide – un stratus en bord de mer un matin d'automne –, dont il n'y avait aucune raison de penser qu'il ne soit pas "vrai" et qu'on aurait toutefois dit artificiel, volontairement posé là, à la façon d'un postiche outrancier et comique devenu un signe distinctif plutôt qu'une chevelure, comme si modeler, sculpter son propre ridicule avait été de sa part un stratagème visant à désarmer toute tentative de ridiculisation, et que faire de soi une caricature désamorçât donc toute caricature.

À côté de cette singulière créature politique, l'entrepreneur de la Silicon Valley avec son costume ajusté, aussi enflammé fût-il dans ses prophéties, ses gesticulations et ses proclamations, paraissait presque fadement conventionnel : par contraste avec la présence totémique et carnavalesque de la haute et massive stature vers laquelle se tournaient ses encouragements, lui-même se retrouvait à tenir le rôle de gardien d'une étiquette traditionnelle, de sorte que la vieille partition classique entre le fantasque bouffon bariolé et son monarque austère semblait s'être inversée, le pitre présumé, vêtu sobrement, servant de faire-valoir au candidat à la magistrature suprême enveloppé dans son habit de clown.

À tout cela, que l'agent immobilier avait observé comme n'importe qui le pouvait faire en tapant dans une barre de recherche

quelques mots-clés appropriés, venait maintenant se superposer devant ses yeux le corps un peu nerveux qui regardait autour de lui le lac, les pans de tourbière, les langues d’herbage d’un vert quasi fluorescent sous la lumière filtrée par les nuages, les coteaux boisés, tout ce paysage qu’il découvrait et qu’il examinait sans paraître, à aucun moment, s’adonner à d’impromptus vertiges contemplatifs mais plutôt comme s’il passait l’horizon au scanner de ses exigences, prêtant une attention renforcée aux sommets dont les crêtes enneigées paraissaient le réjouir particulièrement, sans doute parce que leurs scintillements lui donnaient l’assurance qu’il n’était pas venu pour rien et que l’investissement qu’il s’apprêtait à faire était judicieux : ici, il restait de la neige.

Ici, lorsque le monde entier serait devenu une étuve où les populations déplacées suffoqueraient en cherchant un peu d’air et d’eau, lorsque dans quelques années les dernières régions tempérées seraient pleines à craquer et craqueraient, congestionnées de l’intérieur et prises d’assaut aux frontières par des hordes de réfugiés fuyant la chaleur et les guerres que la chasse aux (la lutte pour la possession des) rares ressources potables et comestibles multiplierait inévitablement, lorsque des pandémies à répétition, parfois parties d’un point zéro minuscule, anecdotique, du contact anodin entre un humain et un animal (une piqûre, une expérience de laboratoire foireuse, une ripaille malencontreuse), décimeraient des nations entières parce que leurs systèmes de santé seraient inexistants, engorgés ou dévastés par des décennies de réductions d’équipements, de moyens et d’effectifs, lorsque les foules indésirables seraient parquées en masse dans des camps ou renvoyées sous les cagnards des pays d’où elles seraient parties – ici, il resterait de la neige, il resterait la fraîcheur du lac et la paix des tourbières, le calme de la rivière et de ses grèves sinueuses serpentant parmi des prairies, les falaises et les pics surplombants, les combes dévalées par des ruisseaux en cascade, il resterait la douceur secrète, désertique et hospitalière que ménagerait l’enclavement.

De très nombreuses fois l’agent immobilier avait payé des achats en ligne au moyen de la plateforme créée par son nouveau

client, même s'il ignorait alors qui il était et comment, après avoir revendu sa première société au moment où la cote de celle-ci explosait, il avait investi dans le capital d'un célèbre réseau social qui, à cette époque-là, n'en était encore qu'à ses balbutiements avant d'exploser à son tour, valant ainsi à l'investisseur aventurier, lorsqu'il avait cette fois encore décidé de revendre ses parts, une vertigineuse plus-value de cent mille pour cent et une solide réputation de visionnaire, réputation sur laquelle il s'était appuyé afin d'ouvrir son propre fonds de capital-risque et de se voir, en sus, convié à siéger aux conseils d'administration d'une kyrielle d'entreprises du même secteur, toutes d'anciennes start-up devenues de gigantesques multinationales. Dans ces sphères, il ne passait pas seulement pour un fin connaisseur de la tectonique des marchés, un habile détecteur des tendances en devenir, à l'instinct aigu, au flair incontestable, à la hardiesse ostentatoire, mais pour une sorte de Penseur, peut-être pas d'oracle mais d'orateur à l'antique, capable de persuader une communauté par son Verbe et sa Vision, de la guider, de lui indiquer, par l'exemple, la marche à suivre, martelant des idées réputées iconoclastes dans les milieux où il officiait (et où avait plutôt cours, d'ordinaire, une forme de démocratismes mol au sein duquel la vulgate néolibérale s'abouchait avec un mélange incongru de prédictions transhumanistes et d'œcuménisme moral contemplant béatement les bienfaits de son propre consensus ; où la philanthropie individuelle se chargeait de se substituer à l'État-providence démantelé ; où des gouvernements d'experts attendaient sereinement leur inéluctable approbation électorale par le biais des candidats qu'ils s'étaient choisis pour les incarner) et soutenant des théories extravagantes et simplettes qu'on prenait là pour d'intrigantes trouvailles.

Le quinquagénaire se disait "libertarien", par quoi il entendait aussi bien se faire le champion d'une conception de la liberté débridée, quasi mystique, qui irradiât tous les domaines de la vie publique et privée (les marchés et les corps, la propriété et les mœurs, la circulation des biens et les déplacements de personnes), accordant aux individus le droit le plus absolu à disposer d'eux-mêmes (à conduire sans ceinture de sécurité, à se prostituer, à porter une arme, à coucher avec tout sujet consentant

quels que soient son sexe et son âge, à migrer vers où bon leur semble, à blasphémer, à prier quelque dieu que ce soit, à s'adonner sans encombre à la consommation de drogues, à se jeter même du haut de l'Empire State Building s'ils le désirent), que se raccrocher à une tradition de pensée qu'il envisageait comme essentiellement américaine, donnant ainsi, sans apparemment y déceler aucun paradoxe, à sa notion de liberté cardinale une coloration étrangement nationaliste.

L'idéologue à la mâchoire saillante, dont les chaussures en cuir, à présent, clapotaient dans les graminées humides, spongieuses, d'un coin de campagne néo-zélandaise, prétendait donc, entre autres troublantes fantaisies, que l'apogée de l'histoire américaine avait eu lieu dans les années vingt, au cours de la décennie précédant la Grande Crise, et qu'une des principales raisons du déclin qui s'était ensuivi résidait non pas dans les effets de l'effondrement économique, ni même dans celui des abominables politiques d'inspiration keynésianiste qui avaient promu l'intervention de l'État honni dans le jeu des marchés, mais dans l'attribution du droit de vote aux femmes (c'est ce qu'il disait) ; que les institutions de son pays n'étaient plus en phase avec le monde d'aujourd'hui, encore moins avec celui de demain (il disait : "je ne crois plus que la liberté et la démocratie soient compatibles") ; que la mort n'était qu'une sorte de défaut de fabrication, une maladie remédiable dont les progrès de la technologie viendraient à bout d'ici quelque temps, c'était une affaire de décennies tout au plus, comme pour les vaccins destinés à endiguer certaines pathologies coriaces, et quant à lui, il regrettait simplement d'être né un peu trop tôt pour voir la mort effectivement éradiquée (il disait : "moi, je ne vivrai que jusqu'à cent vingt ans") ; qu'en attendant, il était au moins possible de créer de nouveaux types de communautés en marge des règles astreignantes des nations : et il avait acheté une plateforme offshore, une île de ferraille, de tubulures et de pylônes, flottant au beau milieu de l'océan, en haute mer, là où les lois qui régissent les États n'ont pas cours, en vue d'y installer une petite confrérie utopique façonnée selon ses préceptes.

Peut-être espérait-il fonder une sorte de secte libertarienne. Devenir le gourou d'un petit groupe d'illuminés fidèles prêts à

le suivre dans toutes ses tocales et lubies, y compris les éventuelles frasques sexuelles et autres élucubrations ésotériques que ce genre de regroupements traditionnellement suppose.

Ou bien s'y faire proclamer roi, à l'image de cet hurluberlu nommé Bates (pas Norman, celui-là, mais Paddy Roy), ancien major de l'armée britannique et vétéran de la Seconde Guerre mondiale, qui, un jour de Noël des années soixante, à bord d'un petit navire de pêche, en compagnie de quelques amis peut-être mal remis des agapes de la veille, encore avinés, l'estomac malaxé par le pudding et l'eau-de-vie de cerise, l'esprit comprimé par l'étau persistant des vapeurs du réveillon, et voyant dans cette sortie vivifiante au grand air, parmi les gerbes d'eau salée fracassées sur la coque et les rafales du vent glacé, une bonne chance de fouetter leur gueule de bois, avait accosté sur une ancienne plateforme militaire qui avait eu pour vocation de protéger l'entrée vers l'estuaire de la Tamise contre les attaques allemandes (un simple plateau métallique surmonté d'une tour de défense antiaérienne dont les canons avaient depuis belle lurette disparu, capable d'abriter une garnison de deux cents soldats logés dans des dortoirs à l'intérieur de ses piliers circulaires jusqu'en dessous du niveau des flots, si bien que certains bidasses dormaient dans une chambrée subaquatique), située à une douzaine de kilomètres des côtes anglaises dans les eaux internationales de la mer du Nord, pour en prendre possession, y établir une principauté par lui baptisée Sealand et s'en auto-désigner souverain.

Sa Majesté n'entendait toutefois pas se laisser ainsi délester d'une pièce rouillée de son antique système de défense. La Couronne dépêcha une vedette de la Royal Navy pour arraisonner la base, raisonner son occupant et l'expulser de son palais maritime ; mais à leur arrivée, c'est une rafale de tirs émis depuis la plateforme par le jeune Michael, fils de Paddy Roy, qui accueillit les soldats embarqués, lesquels rebroussèrent chemin – Sealand ne vaut pas un siège – et s'en remirent, pour trancher l'affaire, à la justice du Royaume, en l'espèce à une cour de l'Essex qui dut se déclarer incompétente, l'île artificielle se trouvant au-delà de la limite des eaux territoriales britanniques et ne relevant donc pas de sa juridiction. Le Prince Bates put continuer

de régner sur son indépendant lopin enveloppé par les vagues et les brumes, allant jusqu'à le doter de sa propre monnaie, de passeports – certes non reconnus, monnaie ni passeports, ailleurs que sur la plateforme –, d'une constitution, et même d'un gouvernement, avec un Premier ministre en titre, le professeur Alexander Gottfried Achenbach, un ancien diamantaire d'Aix-la-Chapelle qui, quelques années après la création de la micronation, avait décidé d'y migrer avec sa femme, portant le nombre total d'habitants à cinq, apportant sa contribution à la rédaction de la constitution locale et sa vigoureuse joie de vivre enfin dans un pays réellement libre, sans lois ni taxes, disposé à héberger les boîtes aux lettres d'entreprises ou de particuliers candidats à l'expatriation fiscale et à distribuer des pavillons de complaisance aux compagnies maritimes demandeuses, en attendant d'ouvrir bientôt un casino et, avec ça, l'hôtellerie de luxe qui recevrait les joueurs.

Puis, au bout de trois ans, Achenbach s'était brusquement retourné contre le Prince, tentant de le destituer à la faveur d'un putsch militaire, épaulé par une poignée de mercenaires hollandais et allemands à sa solde, auxquels il avait dû faire miroiter on ne sait quelle récompense et dont on imagine sans mal la mine perplexe lorsqu'ils avaient débarqué en uniformes, armés jusqu'aux dents, sur un tas de tôle oxydée suspendu à vingt mètres au-dessus des mers, au milieu des stocks de boîtes de conserve et des barils bleu pétrole au couvercle éventré servant à recueillir l'eau des pluies, d'où ils étaient repartis en emportant avec eux, prisonnier de guerre, le dauphin Michael Bates tandis qu'Achenbach prenait possession des lieux vidés par son adversaire à la façon d'un chef de junte.

Aussitôt libéré, le jeune Bates à son tour avait monté une opération afin de déloger les intrus (il disait : les "terroristes") et recouvrer son dû, livrant par surprise l'assaut en hélicoptère et, au terme d'un bref combat, sorte de *blitzkrieg* domestique, boutant l'illégitime locataire, rendant à son père son trône et l'honneur à sa patrie.

Quant à l'imposeur Achenbach, après avoir été condamné à la prison, mais il n'y avait pas de geôle sur la base, finalement jeté hors de la plateforme, il fonda le "gouvernement de Sealand en

exil” en espérant qu’un jour viendrait le temps de la reconquête et des affaires juteuses, pendant que de leur côté les Bates, une fois apaisées toutes ces turbulences qui avaient, en quelque sorte, consolidé la légitimité de leur pouvoir (transformant, de fait, en récit fondateur, en geste héroïque, l’excentricité dérisoire et, il faut bien le dire, passablement imbécile d’une famille en mal de reconnaissance comme s’il avait fallu, pour donner sa caution de réel à ce pays fantoche, une part d’Histoire elle-même parodique, recelant la dose requise de fictions diplomatiques et de péripéties guerrières, avec sa mauvaise dramaturgie faite de convoitises, de trahisons et de coups d’État qu’on eût dit rejouée à partir des archétypes scellant le destin d’une nation véritable, mais à la façon d’une simulation en modèle réduit, farcesque, satirique malgré elle), s’étaient attelés à ce qui préoccupe tout royaume digne de ce nom, à savoir la succession dynastique, la transmission d’une main vers l’autre de son sceptre de cour de récréation et de la prérogative à régner sur rien, sur du vide.

Paddy Roy abdiqua donc au crépuscule du millénaire au profit de son fils Michael le batailleur, lequel n’avait pas ménagé sa peine pour défendre la parcelle à lui promise ni volé son héritage et son titre de nouveau Prince, et qui, une fois que le pouvoir lui fut échu, s’échina à rentabiliser la plateforme, à la pourvoir d’une économie florissante (il disait : “moderne”), profitant de sa position entre la Grande-Bretagne et le continent, à un endroit où transitent un bon paquet des câbles sous-marins qui véhiculent les échanges d’informations entre l’Amérique et l’Europe – soit, à l’époque, le principal flux mondial –, pour offrir à de grands groupes industriels un espace tout trouvé afin d’y entasser leurs serveurs informatiques, leurs centres de stockage de données, cette prometteuse reconversion capotant finalement à cause d’un incendie, ou d’une mésentente quelconque, voire d’une malversation financière, on ne sait pas bien, qui laissa en tout cas le souverain sur sa plateforme désarmé et las, fatigué soudain de se dépeindre en maître d’un pays qui n’existe pas, usé par cette espèce de jeu de rôle grandeur nature dans lequel ses partenaires étaient trop peu nombreux, et toujours les mêmes, ou alors trop désinvoltés. Les autres n’y croyaient pas assez pour que lui-même continuât d’y croire, si bien qu’il décida de mettre

en vente sa nation, son tas de tôle dont pas grand monde ne voulait en dépit de sa situation enviable à quelques encablures du littoral, de sa vue imprenable, à tribord, sur les plages d'Albion étendues au loin, à bâbord sur l'horizon infini de la mer du Nord, se retrouvant à la fin de l'histoire avec sa plateforme sur les bras en attente d'un acheteur, d'un repreneur, d'un nouveau monarque, de quiconque voudrait bien l'en délester.

Peut-être, à l'instar du Premier ministre félon de Sealand, le libertarien exalté était-il plus intéressé par l'idée de se créer son paradis fiscal personnel ou son data center expatrié que par le fait de mettre en place une utopie offshore et de vivre une expérience communautaire ? Toujours est-il que l'agent immobilier, en le regardant maintenant faire quelques pas, sonder de ses semelles élégantes l'humus moelleux, l'herbe douce de sa prochaine acquisition, et en se repassant du bonhomme les quelques menus traits biographiques qui avaient été portés à sa connaissance, ne pouvait s'empêcher d'en éprouver un sentiment d'irréalité, non pas – tout de même pas – comme si s'était incarnée devant lui quelque créature mythologique soudainement tombée du ciel dans son espace familier, ni comme s'il se trouvait spectateur d'un phénomène paranormal de bazar le mettant en présence d'un être incongru, d'une espèce curieuse d'hologramme touristique transplanté ici afin de visiter cette contrée sauvage, mais plutôt à cause de l'intrusion subite dans son monde d'un autre monde dont l'existence lui était, se rendit-il compte, jusque-là restée douteuse, réduite à l'état de rumeur lointaine et abstraite, à un agrégat d'images exotiques et de noms sans rien derrière, à une réserve de rôles secondaires, de rubans de cotations absconses et d'intrigues mineures défilant aux heures creuses sur les chaînes d'information en continu.

Si, en quelques décennies de carrière, l'agent immobilier avait vu lui aussi sa profession évoluer, son business changer de forme, l'estimation et la présentation des biens sur le terrain largement remplacées par l'administration d'un catalogue de jolies photos et de notices descriptives stéréotypées déposé sur un site internet (et il se dit qu'au fond, il avait parfois un peu la même fonction que la plateforme de paiement en ligne qu'avait fondée

son client : servir d'intermédiaire virtuel entre un vendeur et un acheteur), jamais il n'eût imaginé que la Nouvelle-Zélande deviendrait un eldorado tempéré ni que son métier consisterait un jour à composer des propriétés sur mesure pour des milliardaires parachutés, fuyant (prévoyant de fuir) l'apocalypse ou une révolution (ce qui signifie pour eux peu ou prou la même chose) et désireux de venir s'y réfugier.

Jamais il n'eût pensé que des fermes isolées, des amas de rocaille, des étangs à roseaux, des fourrés obscurs et des morceaux de lande déserte à quoi lui-même ne prêtait guère attention éveilleraient l'avidité de personnes comme le libertarien au dentier rutilant et nombre de ses pairs de la Silicon Valley, et avec eux maints autres entrepreneurs californiens ou new-yorkais, en tout plusieurs milliers d'Américains au nom desquels avaient été récemment déposés des demandes de nationalité et de permis de construire auprès des autorités un peu partout dans le pays, et qui se découpaient de larges pans de ces verdoyantes et hostiles terres australes, s'y forgeaient des domaines aussi vastes que des seigneuries médiévales, de vrais petits royaumes privés taillés directement dans le cadastre en suivant un tracé invisible à l'œil nu sur la peau du territoire, une sorte de périmètre sanitaire reléguant les premiers voisins, passants ou importuns potentiels à une distance arbitrairement jugée comme suffisante, plutôt que le profil du relief avec ses caprices topographiques et géologiques, dans les replis desquels, bientôt, ils feraient bâtir d'immenses maisons fondues dans la nature, les châteaux forts de leur temps (ceux-là, à la différence de leurs archaïques cousins européens, non pas érigés en évidence sur des promontoires saillants de manière à contrôler les espaces étendus en contrebas, vallées, plaines ou collines alentour, et à en être vus en retour, de toute leur hauteur intimider les environs, mais, au contraire, soigneusement dissimulés, à peine perceptibles du dehors pour qui ignore leur localisation exacte, et la surveillance s'exerçant vers l'intérieur afin d'y empêcher tout incident et tout imprévu), leur architecture faisant corps avec la configuration du terrain, scellée dans un socle minéral ou absorbée dans l'environnement végétal.

En dessous de ces résidences (ou plutôt : un peu à l'écart, enfouis à plusieurs mètres de profondeur et accessibles, depuis le

corps de bâtiment principal, par une galerie secrète, ou bien par une porte blindée cachée dans une encoche de rocaïlle, camouflée sous des couches de peinture écaillée de la même couleur brunâtre que la terre où elle est encastrée, au flanc d'un talus anodin enveloppé sous un tapis de mousse veloutée et de fougères bruissantes, entre des racines d'arbres rongées de lichens et les éboulis de pierraille, au pied d'une volée de marches tombant dans un boyau de béton à la voûte cintrée et scandée à intervalles réguliers par des appliques murales toutes identiques, avec leurs ampoules LED enserrées dans un treillage en fer et diffusant une lumière blafarde, comme à l'entrée d'une grotte préhistorique inconnue du public et laissée aux seuls soins des spéléologues chargés de l'explorer), ils se feraient creuser et aménager des bunkers gigantesques, palais souterrains suffisamment vastes pour y rassembler leur famille, leurs proches avec eux, y entreposer de quoi soutenir des mois, des années de confinement et d'isolement total, y recréer les conditions d'une vie complète underground. Ils feraient pourvoir leur refuge de tous les confort, cuisine équipée et chambres douillettes, suites parentales et lits king size, salons cossus aux meubles en bois, fauteuils en cuir et canapés moelleux, home cinéma, salle de sport, table de jeu revêtue de son tapis vert pour y taper le carton, faire un poker entre amis, caves à vin et à cigares, fumoir avec conduits d'aération encaissés dans le sol de la forêt du dessus et solarium artificiel agrémenté d'une plage de sable fin où patientent des chaises longues en attente de corps indolents à prélasser, salle à manger avec table de banquet pour trente personnes, des écrans dans toutes les pièces, de grands tableaux photographiques paysagers rétroéclairés insérés dans les parois pour faire oublier l'absence d'ouvertures vers le dehors, tous les luxes sauf celui de l'air libre et du ciel ouvert.

Et l'agent immobilier savait bien que l'habitat sécurisé clandestin qui bientôt serait construit ici, quelque part, à un endroit que lui-même ignorerait et choisi dans le secret par les ingénieurs de Terra Viva, l'entreprise spécialisée dans ce genre de constructions postapocalyptiques (les fabricants de la Rolls du bunker, les maîtres artisans de l'abri antiatomique, du terrier de prévention contre les tsunamis et de la caverne de protection contre

les chutes de météorites, les orfèvres de la disparition douillette orchestrée) à laquelle serait confiée la tâche de construire ce petit monde en vase clos, ordonné, immuable, destiné à se substituer au monde extérieur, un monde minuscule pour tenir le monde à distance, un monde à soi pour se prémunir contre le monde commun, un monde qui soit le moins possible un monde, il savait que cette alvéole à venir (cette espèce de matrice encavée, définitive au lieu d'être originelle, cet antre de régression protectrice tellement contraire, pourtant, aux valeurs de pionniers vigoureux et pleins d'audace, chantres d'un espace ouvert à conquérir, dont s'emparer, que professent les libertariens) était, bien plus que les merveilles naturelles alentour que l'entrepreneur de la Silicon Valley embrassait du regard en feignant désormais de s'extasier, la seule raison qui l'avait poussé à prendre son jet privé pour traverser le Pacifique, atterrir sur l'aéroport de Dunedin où l'attendait l'hélicoptère réservé pour lui et survoler la pampa, les lacs renfoncés dans leur bassin de verdure ondoyante, les chaînes montagneuses, jusqu'à ce coin paumé où son factotum l'avait devancé pour préparer son arrivée et où il demandait, une nouvelle fois, à l'agent immobilier de lui montrer où passeraient les frontières de sa future propriété ; et tandis que l'agent s'exécutait en traçant dans l'air avec le doigt une ligne imaginaire qui parcourait, tout autour d'eux, les formes présentes dans le panorama, "par là, par là, et là-bas derrière", le nouveau propriétaire des lieux hochait la tête, sans qu'on eût su dire si cette approbation discrète traduisait chez lui la satisfaction à l'idée de s'offrir ce morceau d'une nation dans l'indifférence à celle-ci et dans l'espérance que, réciproquement, celle-ci demeurerait le plus indifférente possible à son habitant barricadé, soustrait au regard comme à la citoyenneté, ou si son geste était une simple convention, une marque de politesse, juste pour signifier qu'il écoutait ce que l'autre avait à lui dire et regardait ce qu'il désignait.

Puis le conseiller-factotum se racla la gorge. En faisant un geste léger de la main, comme pour rappeler son existence à ses deux compagnons absorbés dans leur contemplation des étendues, il força la voix pour dire : "Monsieur Morlaiter, s'il vous plaît ?

Par ici...” et, en avançant de quelques pas, il donna subrepticement le signal qu’il était temps de monter voir la maison, c’est-à-dire la bâtisse malingre qui se tenait là-haut, en équilibre sur le rebond d’une colline, et qui constituait le corps de bâtiment principal situé parmi les deux mille hectares acquis pour douze millions de dollars par le libertarien, dont les trois visiteurs qui se dirigeaient vers elle, l’un derrière l’autre, telle une cordée, l’agent immobilier ouvrant la voie devant Monsieur Morlaiter qui arquait en soufflant exagérément, allongeant sa respiration comme s’il mimait un effort plutôt qu’il ne l’accomplissait, et le factotum fermant la marche, savaient pertinemment qu’il n’en resterait rien dans quelques jours. Dès que les travaux commenceraient, que les pelleteuses, les excavatrices et les remorques se présenteraient, elle serait aussitôt détruite, son emplacement effacé, reboisé, semé de plantes ou de gazon, les tuyaux et les canalisations qui la raccordaient au reste de la civilisation prolongés pour aller se brancher aux équipements neufs, arrivées d’eau et terminaux de fibre optique, qui alimenteraient la villa furtive et le bunker occulte. Alors disparaîtraient tous les vestiges de cette ferme bâtie de bric et de broc, qui sentait les raccros successifs, les ajouts et les rafistolages, la vieille demeure initiale à peine plus grande qu’une bergerie de montagne à laquelle se greffait une aile en parpaings crépis à la truelle et mal ajointés, et devant cela un terre-plein boueux où traînaient une charrette hors d’âge renversée, ses brancards pointés vers le ciel, un vieux coutre de charrue encroûté de rouille et planté dans une souche, des jerricans à essence vides, un tricycle d’enfant en plastique sale dont les pédales s’étaient perdues, accolée contre un pan de l’habitation une réserve de rondins de bois empilés en monticules réguliers sous un appentis avec, en face, de l’autre côté de cette basse-cour abandonnée, en guise de dépendances, une cahute de planches crevées, à l’ouverture retenue par un cadenas (étonnamment) flambant neuf et, sur un bord, un tas de compost mélangé, fumier, feuilles mortes en décomposition, épluchures diverses et variées qui fermentent, coincé entre le poulailler au grillage éventré, déplumé de ses volailles, et l’étable avec la porte qui bat sur ses gonds en grinçant, toutes les traces semées et oubliées par les habitants qui avaient dû récemment plier bagage

afin de faire place aux investisseurs arrivés d'outre-Pacifique, et qui, avant de se voir dispenser la manne inattendue que soudainement leur valaient leurs piètres possessions, avaient toujours considéré celles-ci, depuis qu'ils en avaient hérité, comme une sorte de plaie atavique à laquelle leur existence était inextricablement nouée, qu'ils n'avaient pas choisie, pas souhaitée, mais que leur seul sort ici-bas (celui que leur avaient légué Dieu et la poignée de colons écossais qui, jadis, étaient venus se perdre dans ces terres ruisselantes et grandioses pareilles à une autre Écosse jetée à l'envers de la planète) était d'entretenir et de perpétuer en remerciant le Seigneur de leur avoir confié cet âpre et répétitif sacerdoce agricole, à eux, pauvres pécheurs, simples et rudes éleveurs de moutons aux noms descendus des Highlands, aux épaules larges, aux mains calleuses qui leur servaient autant à manier la tondeuse à laine avec laquelle ils ratiboisaient les bêtes, à brandir la tronçonneuse afin de débiter du bois, à conduire leurs tracteurs dans des ornières fangeuses, qu'à attraper le ballon sur les terrains de rugby des bourgades environnantes (à peine des bourgades : plutôt des lambeaux épars de peuplement, petites communautés réduites à quelques maisons disséminées dans la campagne, regroupées autour d'une église en bois au clocher pas plus haut que les poteaux du terrain de rugby voisin) ; et au milieu de ces vieilleries récentes, de ces bribes de vie oubliées derrière soi par des gens anonymes qu'il ne croiserait jamais et qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'il fréquentait dans sa vie californienne, des gens dont il n'arrivait pas même à se figurer un visage possible, à leur conférer une allure autre que celle de la version indigène, locale, d'un plouc *redneck* électeur du président national-affairiste à l'évanescence moumoute jaune poussin qu'il avait contribué à promouvoir, le libertarien Morlaiter déambulait : il s'approcha du tricycle en imaginant l'enfant qui l'avait fait rouler, de ses petites jambes avait appuyé de toutes ses forces sur les pédales disparues pour traverser la basse-cour avec cette manière effrénée qu'ont les gosses de donner des coups de guidon intempestifs qui les font dévier de leur trajectoire sans cesse redressée au lieu de filer tout droit.

Cantonnés un peu en arrière, le conseiller-factotum et l'agent immobilier le regardèrent rester longuement penché sur le

piteux jouet, recueilli dans une rêverie impromptue, comme s'il cherchait dans sa mémoire à faire resurgir un souvenir qui (ou bien qu'il y fût trop profondément enfoui pour qu'il parvînt à s'extraire des couches de passé qui l'encombraient, ou bien que les associations par le biais desquelles Morlaiter tentait de l'approcher ne fussent pas les bonnes et qu'il le cherchât donc, en quelque sorte, au mauvais endroit – et, durant cet improbable suspens, alors que Monsieur Morlaiter, figé dans son étrange posture, menait sa mystérieuse enquête intérieure, ses deux compagnons évitèrent, d'un commun accord tacite, de se tourner l'un vers l'autre, de s'interroger du regard, tous les deux gênés d'assister à une scène à laquelle ils ne se seraient pas attendus, qui ne les concernait pas et dont les mobiles leur restaient parfaitement impénétrables) lui demeurerait (ce souvenir) scellé, inaccessible, et se dérobaient irrémédiablement malgré les efforts qu'il s'obstina, quelques instants encore, à essayer de poursuivre, avant de renoncer, de relever la tête et d'aviser un peu plus loin, étalée dans l'herbe mouillée, une planche de surf abîmée qui le laissa dubitatif – car, pensa-t-il, la mer n'est quand même pas à côté –, avant de se rendre compte en s'approchant plus près qu'il s'agissait en fait d'une planche à voile, avec laquelle son propriétaire, à défaut d'océan, s'était sûrement contenté d'aller voguer sur le lac, juste ici, en bas.

Il en était là de ses minutieuses inspections incongrues, des vagues d'interrogations improbables et sourdes qu'elles paraissaient soulever en lui et auxquelles ses comparses de fortune, avec patience, l'observaient se livrer sans oser le perturber, si bien qu'ils restaient plantés ridiculement sur leurs jambes raides, ne sachant comment manifester leur présence auprès du libertarien absorbé, lorsque le vent, qui tout à l'heure, dans la prairie, avait faibli jusqu'à n'être plus qu'un filet d'air, se remit à souffler en rafales subites, provoquant de conserve chez tous les trois le réflexe immédiat de détourner la tête, de s'emmitoufler, de remonter leur col, et extirpant de sa torpeur Morlaiter qui fut pris d'une quinte de toux.

D'un air agacé, il attrapa à l'intérieur de sa parka un smartphone dont il fit, d'un glissement de l'index, défiler l'écran sur lequel il pianota quelques instants, avant de le remettre à sa place

puis de revenir à grands pas, sans plus s'attarder sur les souillures et les babioles qui jonchaient le terre-plein, les reliquats dérisoires des fermiers expropriés, vers l'agent immobilier et le conseiller-factotum qui commençaient à piétiner, à avoir hâte de redescendre et de reprendre le chemin en ligne droite qui les ramèneraient sur la zone où, déjà, le pilote de l'Agusta A.109 qui, depuis sa cabine, avait dû guetter l'évolution des silhouettes qu'il apercevait en haut de la colline remettait les rotors en route, prêt à redécoller.

Le théâtre et les opérations

Sur le toit apparut la silhouette du sniper embusqué, dissimulée jusqu'à présent par une balustrade en brique et soudain redressée, offerte à la vue du soldat qui, d'un unique geste souple, en se dégageant sur le côté, mettant un genou au sol et s'abritant derrière l'arête d'un mur au crépi effrité, épaula, tira, dégomma la cible dont le carton peint en noir vola d'un coup en éclats, laissant la silhouette déchiquetée. Une seconde puis deux s'écoulèrent où le tireur resta en position, guettant le moindre mouvement qui serait venu du toit du bâtiment, avant de reprendre sa progression avec sur ses talons, qui le suivait en essayant de calquer ses déplacements sur les siens, de copier les inflexions de tout son corps, pareil à un danseur qui imiterait les gestes d'une chorégraphie avec un infime temps de retard, un deuxième fantassin, la tête cuirassée dans un casque en acier badigeonné du même camouflage "Europe centrale" avec une même caméra plaquée au-dessus du front pour filmer en temps réel l'action qu'il était en train d'accomplir, la gueule peinturlurée aux mêmes couleurs que son treillis et que sa coiffe blindée, le Famas mobile, pointé vers l'avant, qui balayait l'horizon, l'œil vissé au viseur, et derrière lui le Chicano reconnaissable aux deux raies noires qu'il se traçait aux pommettes, lorsque la séance de maquillage commençait, afin de ressembler à Tom Brady et aux *quarterbacks* de la NFL.

Après eux venaient Igor, pareillement harnaché, puis Malo, l'un collant à l'autre, et d'ailleurs ces deux-là avaient l'habitude de s'emboîter, ricanaient souvent leurs camarades, et eux ricanaient aussi, à condition qu'on ne le dise pas trop souvent

et surtout qu'on le dise toujours avec dans le ton une bienveillance hilare : il faut que la blague sonne graveleuse, que le rire soit gras pour se purger de tout sous-entendu pernicieux et qu'on ait la gaudriole complice, qui soude les esprits, à défaut d'avoir trop de mots à échanger au sein du régiment où un français rudimentaire appris le plus souvent à la va-vite en même temps que l'on s'engage, un chapelet restreint de vocables articulés plus ou moins correctement, comme on peut, à la va-comme-je-te-pousse, sert de mode de communication minimale entre les hommes, suffisant toutefois pour mener les opérations requises et les exercices, pour recevoir les ordres, y répondre et avancer maintenant dans une artère reconstituée au milieu de la cité-simulacre, progresser en utilisant comme couverture les anfractuosités du décor, les pseudo-porches et les coins d'immeubles fantômes.

Au bout de certaines courses, lorsqu'ils marquaient un arrêt, la planque où se rassemblait la petite troupe était parfois si exiguë qu'Igor sentait le souffle de Malo cogner contre sa nuque, ce souffle qu'il connaissait bien, et la manœuvre d'entraînement qu'ils étaient en train d'effectuer prenait alors une dimension familière, comme si dans l'effort demandé aux corps, à la vigilance, à la promptitude des réflexes qui leur étaient imposées venait se mêler une sensation de chaleur et, sinon de douceur (Malo n'était pas doux), de confraternité rassurante qui se diffusait à tous les muscles et y insufflait une sorte d'euphorie larvée, inoculant à travers la chair tout entière l'élan pour se mouvoir à nouveau et gagner à quelques mètres de là un autre abri, cette fois faisant face à une sorte d'aire de parking distribuant sur des alignements de garages aux rideaux de ferraille roulants abaissés, inspirés par ceux que l'on voit à l'arrière des bâtiments dans les quartiers de petits ensembles résidentiels dont cette section de la ville factice offrait une réplique, derrière quoi se trouvait une allée bordée d'autres immeubles dépeuplés, ceux-là plus hauts, avec des étages nombreux et des fenêtres poinçonnant les façades ouvertes au vent, sans vitres ni volets, par lesquelles on voyait le ciel car aux faîtes de ces simili-HLM on n'avait pas pris la peine de poser le moindre toit destiné à protéger la vie imaginaire de quiconque, si bien que ces masses spectrales, habitations sans

habitants, dénuées de finitions et de figuolage, ressemblaient moins à des logements qu'à des ruines industrielles, grandes carcasses évidées, posées sur un immense terrain vague dégagé autour d'elles, réduites à de fines parois plantées sans fondations, trop étroites et chétives pour porter des étages, des cages d'escalier, des paliers, des charpentes, toute l'armature qui rend une construction habitable. Depuis le ciel, on aurait pu croire que ces cloisons n'étaient que des séries de marques dessinées sur le sol, à peine plus larges que les lignes blanches quadrillant un terrain de sport, qui divisaient les surfaces conformément aux règles d'un jeu inconnu, parmi quoi les bataillons de soldats, petits points sombres et mobiles, se déplaçaient, insectes caparaçonnés, selon un ordre combinatoire au code en apparence énigmatique mais non moins rodé que l'organisation sociale de certains hyménoptères, abeilles ou fourmis, chacun y jouant son rôle de rouage d'une mécanique d'ensemble où l'individu se dissout dans le mouvement auquel il prend part, dans la fonction qu'il y occupe. Et Malo se souvenait, en rasant (toujours au même rythme précautionneux et orchestré, les genoux pliés et le Famas épaulé) l'une de ces façades débraillées, que lorsqu'il était entré dans la Légion, tout de suite, il avait aimé plus que tout le reste – plus que les armes belles et la camaraderie virile, plus que la discipline sévère imposée au corps et à l'esprit, que les bitures de permission et l'élégance (la pure classe) de l'uniforme, du képi blanc et des épaulettes à franges rouges – ce sentiment inconnu qu'il n'avait pas anticipé, auquel il ne s'était pas préparé, d'absorption de soi au sein d'une communauté où tout ce qu'il avait pu être auparavant ne comptait pour rien, où son nom avait été changé, son passé personnel occulté, si bien qu'il lui était même arrivé, en y réfléchissant a posteriori, de se dire que c'est précisément cela qu'il était venu chercher sans en avoir eu la conscience préalable : cette métamorphose et cette dilution de son identité.

Et au même instant, devant lui, tandis que le groupe de combat passait plié en deux devant une porte recolmatée de frais, du plâtre hâtivement badigeonné à la truelle détournant une arche blanche dans le crépi jaunâtre pissieux du mur, Igor se souvenait, en voyant cette brèche rafistolée, de manœuvres

exécutées dans d'autres environnements urbains, ceux-là plus denses et hostiles, aux ruelles serrées, exigües, enchevêtrées, dans quelque pays sec et chaud où les brodequins craquelés, en frottant la terre, soulevaient de la poussière qui sautait au visage et donnait envie de tousser – et l'on retenait sa toux, moins parce que son expulsion sonore eût risqué de nous faire remarquer et d'attirer le danger sur soi, que parce qu'elle faisait perdre du temps en tordant le corps –, et lors desquelles il fallait méthodiquement progresser à l'intérieur de la ville sans tenir compte de l'organisation physique et sociale habituelle des lieux, se forer un chemin dans l'indifférence à l'agencement des bâtiments et aux espaces de circulation, tracer, en somme, une carte alternative à la cartographie coutumière en creusant un réseau de galeries dans le tissu intestin de la ville, à travers les maisons et les cours, en perçant les parois et en parcourant, comme si tout formait un même continuum, les chambres et les pièces à vivre, les salles de bains, les chiottes, les venelles et les locaux à ordures, dans l'indistinction entre le dedans et le dehors considérés à la manière d'un unique plan sur lequel se dressaient des obstacles de diverses natures qu'il s'agissait de franchir. Il n'est pas nécessaire d'écrouler un mur, ni de menacer avec lui toute la structure d'un bâtiment, simplement de doser l'explosif pour qu'il produise dans la paroi une entaille suffisamment large et haute pour qu'y passent un homme et son matériel, ses condisciples après lui, presque une porte : une anfractuosité irrégulière et improvisée à l'endroit où rien ne prévoyait que l'on pût entrer.

Mais déjà, de la vision qui venait de fuser dans son esprit ne restait plus qu'une vague impression diffuse, la réminiscence d'une odeur de poudre aussitôt dissipée, la sensation persistante de la poussière qui vole, colle au visage et aux paupières, crispe et tire la peau des joues, alors qu'ils franchissaient maintenant, en courant, en diagonale, une vaste esplanade de terre battue striée d'empreintes laissées par les chenilles des chars d'assaut qui s'y étaient entraînés tout à l'heure, les soldats abandonnant ainsi derrière eux le quartier dit "zone d'habitation moderne" pour aborder, après avoir sauté par-dessus deux fossés, une route goudronnée au marquage pointillé blanc

ordinaire, pareil à celui de n'importe quelle route de campagne ou d'aire suburbaine raccordant une agglomération à une autre, dans quelque pays relativement civilisé, comme on dit, que ce soit, les menant (ce segment de voirie bien mieux entretenu, au demeurant, que l'immense majorité des chaussées formant les réseaux routiers laissés à la responsabilité des pouvoirs publics des mêmes pays dits civilisés), au bas d'une pente douce qu'ils parcouraient au pas cadencé, jusqu'à la place principale de la ville recomposée.

Avant que le groupe se remît en formation d'exercice, Malo profita d'une halte rapide, l'épaule appuyée contre un pan de mur aveugle – à l'abri des tirs ennemis théoriques –, afin de s'asperger les yeux de deux jets de sérum physiologique, lesquels lui dégoulinèrent le long de chaque joue et firent, dans l'étrange matière rigidifiée qui lui recouvrait le visage, masque composite et rêche où s'entremêlaient le maquillage, la crasse et la sueur, d'épais traits poisseux lui coulant jusqu'à l'intérieur du col. Quand il eut vidé le contenu entier d'un flacon sur ses cornées irritées et rougies, il balança, du même geste qu'il eût fait avec une grenade dégoupillée, le minuscule contenant de plastique transparent à plusieurs mètres de là, où l'objet disparut quelque part dans l'herbe, tandis que déjà les légionnaires retrouvaient les attitudes exigées par la situation, reprenaient leurs positions, les uns derrière les autres, et gagnaient progressivement le centre du vaste espace dégagé qui représentait – comme il en est dans toutes les bourgades dignes de ce nom – à la fois l'agora et l'îlot organisateur de la cité, le poumon qui attire, aspire et recrache les flux, reflux et déplacements de la population, avec son terre-plein central planté de réverbères à intervalles réguliers, jalonnant une surface vide et plane qu'on n'avait pas jugé utile, pour donner l'illusion qu'elle pût être réellement usitée (qu'elle pût accueillir une véritable population), d'agrémenter d'éléments supplémentaires de mobilier urbain, à part, sur le pourtour complet de la place, une rangée continue de cônes de béton grossier, similaires à ces plots amovibles orange et argent dont la phosphorescence, sur les routes, balise les dangers, accidents ou travaux, mais ici fixes, scellés dans le macadam et comme recouverts d'une croûte de lourd enduit grisâtre leur donnant l'allure

d'énormes plombs de maçon dont on aurait retiré la ficelle, le tout encadré, sur chacun des côtés de la place, par un rectangle d'avenues identiquement rectilignes, coupées par un ensemble de rues adjacentes débouchant depuis différentes directions, et bordées par des édifices de divers aspects et volumes, parmi lesquels on distinguait, dès le premier regard, la pharmacie ou ce qui en tenait lieu, que l'on identifiait grâce à son éternelle, universelle enseigne en forme de croix verte, unique symbole lisible, reconnaissable, dans ce paysage au sein de quoi, par contraste, il révélait l'absence de toute signalétique, des panneaux publicitaires, des noms d'établissements, des indications pratiques, des inscriptions variées qui font l'environnement visuel d'une vraie ville.

Depuis le milieu de la place où le petit groupe se tenait à présent en faction, Malo, observant autour de lui cet ensemble de bâtiments banalisés (enfilade d'arcades soutenant un bloc blanc, galerie marchande sans marchand ni marchandise, en vis-à-vis un cube de deux étages (un parking ? un marché couvert ?), sur un autre flanc un bâtiment massif, à la façade rigoureusement symétrique, organisée autour d'une structure centrale dominée par un fronton triangulaire, et censé représenter quelque lieu officiel public ou collectif, un hôtel, la mairie), Malo avait l'impression de voir se matérialiser le décor d'un de ces jeux vidéo où le joueur, comme en caméra subjective, avec sur l'écran la seule pointe de son arme en prolongement de son corps imaginaire, arpente des rues réduites à des parallélépipèdes en 3D, parmi lesquels il évolue en shootant les personnages hostiles, les soldats ennemis, les zombies et les monstres qui se mettent en travers de son chemin.

Et l'espace d'un instant, la vue brouillée par les résidus de larmes artificielles dont quelques gouttes stagnaient à l'orée de ses paupières, les membres alourdis, la tête retournée par la répétition (stations longues et lents mouvements alternés avec sprints vifs et tirs précipités) des efforts qu'il venait à peine d'accomplir, sa pensée décrocha de la situation, sa pensée se mit à penser comme par elle-même et non plus selon les seules coordonnées du réel immédiat et des actions qu'il y devait exécuter. Alors Malo éprouva un léger vertige qui lui donna la sensation

de ne pas savoir où il se trouvait en effet, s'il était devant un écran ou debout auprès de ses camarades au beau milieu d'une scène de guérilla de composition, de ne soudain plus reconnaître autour de lui la ville en toc, dépecée de son revêtement de signes et de langage, vidée de toute population hormis la centaine d'hommes du régiment d'infanterie cantonné sur place, dans la caserne voisine (sur une autre partie du même camp militaire de Sissonne dont les six mille hectares hébergeaient le Centre d'entraînement aux actions en zone urbaine), et servant, au cours de certaines opérations, de "force adverse", autrement dit d'ennemis fictifs, de sparring-partners prenant l'aspect, tantôt, d'une unité organisée, tantôt d'une milice, tantôt encore de membres d'une population civile, face aux troupes venues s'offrir un petit séjour de crapahutage et d'immersion (ils disaient : "d'acquisition des savoir-faire techniques et tactiques") sur les trois sites de simulation que compte le camp. Puis les voix des camarades qui bruissaient autour de lui, une plaisanterie "Oh ! Tu te chies dessus, Malo ?" qui fusa, et aussitôt un commandement qui retentit, sans le ramener vraiment à lui-même, sans l'extraire complètement des flottements de sa pensée, lui intimèrent de passer son Famas en bandoulière et d'emboîter le pas à la troupe, d'y prendre son rang machinalement, et les soldats ainsi en ordre après leur courte pause empruntèrent la direction du sud pour entamer la phase suivante des exercices.

Par l'une des rues remontant depuis la place principale ils quittèrent celle-ci, s'éloignèrent en passant, quelques dizaines de mètres plus loin, devant un bâtiment pourvu d'une sorte de tour carrée aux dimensions étranges, basse et large, comme si on en avait scié la partie supérieure, accolée à un gros pavé de la même couleur gris sable dont le toit plat était entouré d'un parapet, le tout çà et là ponctué de minces ouvertures en ogive, étroites comme des meurtrières et probablement tenues d'imiter les vitraux d'un supposé lieu de culte : ici aussi, on avait opéré une neutralisation des signes (religieux, cette fois), l'édifice se devant de figurer indifféremment une église, une synagogue, quelque espèce de temple que ce soit ; mais dans les faits son architecture vaguement orientalisante, pour

n'importe quel œil profane, plus que tout autre sanctuaire, évoquait une mosquée ordinaire de dimensions médiocres telle qu'on en trouve dans les faubourgs d'une ville arabe ou dans la campagne au Moyen-Orient, si bien qu'entre eux, les gars de l'infanterie de Sissonne ne l'appelaient jamais qu'ainsi : "la mosquée", ou éventuellement "les râteaux" en référence aux antennes installées sur le toit de la tourelle et à leurs branches métalliques hérissées.

Après quoi ils passèrent le long du cimetière, enclos de quatre murs posés à angles droits où personne, évidemment, n'avait jamais été enterré, les tombes consistant en de simples volumes épurés, coulés dans un matériau indistinct, ni plâtre ni faux marbre, sans aucune inscription, pas même un numéro de série gravé quelque part sur le flanc de ces blocs alignés, certains couchés en caveaux, d'autres redressés en stèles, qui ressemblaient moins à des sépultures qu'à une collection de sculptures minimalistes stockées dans une remise à ciel ouvert, tenant plus de la casse de bagnoles que de la réserve d'un musée.

Puis, en bifurquant derrière le cimetière sur la gauche, en direction de l'est, le groupe se trouva devant une vaste étendue d'herbe sèche et de mottes de terre craquelée, nue comme un terrain d'aviation, au bout de laquelle s'élevaient la lisière d'une forêt et un dense rideau de verdure, arbres et fougères épaisses, impénétrable pour le regard. Les hommes reprirent alors la direction du nord en enfilant une large avenue bitumée en légère courbe, laquelle contourne cette maquette à l'échelle 1 portée aux dimensions d'une ville entière et construite sur l'emplacement d'un ancien village médiéval ayant jadis appartenu à une abbaye depuis longtemps disparue et dont il ne restait déjà plus qu'un mince ensemble de fermes éparses, avec leurs moutons bêlants et leurs champs de céréales étalés dans la plaine, lorsque, à la fin du dix-neuvième siècle, les paysans avaient été expropriés en vue de créer, en lieu des pâturages et des labourages, un premier camp militaire qui ne fut d'abord qu'une aire de tirs et de manœuvres – quant aux fermes, elles avaient commencé par servir de cibles pour les tirs d'entraînement de l'artillerie française, puis elles avaient été entièrement détruites durant les batailles de la Grande Guerre, par des tirs qui, ceux-là, n'avaient

plus rien d'un exercice ; la terre avait été labourée d'une autre façon, par les obus et les croquenots.

Depuis, la guerre avait bien changé ; aux batailles, aux obus, aux croquenots, aux exploits tournoyants dans le ciel des pilotes virtuoses lançant leurs carlingues chétives à la chasse d'autres coucous, aux tranchées retournées par les explosions à la chaîne qui servaient de tumulus aux poilus dès lors qu'ils n'allaient pas se faire faucher en pleine course entre deux lignes inertes et grouillantes au milieu des cratères, des chevaux de frise et des barbelés, à ces tueries pathétiques et grandioses avaient succédé de multiples avatars, d'autres styles, toute une large variété de logiques du conflit, différentes époques de l'armement et de son usage comme il y a des époques en histoire de l'art : aux mutations des formes de la guerre se devaient nécessairement de répondre les modes d'instruction des soldats.

Au début des années deux mille, alors que partout à travers le monde les guerres déclarées opposant des nations souveraines, les luttes frontales se raréfiaient, et que les affrontements, de plus en plus, se résumaient à des représailles ciblées, à des opérations de police, à aller libérer des otages au milieu de la jungle ou du désert, à des frappes chirurgicales menées par des appareils sans pilotes guidés à distance, *via* leurs écrans, par des opérateurs éloignés de la scène visée, ou à de la guérilla urbaine, on avait donc, sur le souvenir du village médiéval dont seul le nom de Jeoffrécourt demeurait, érigé un nouveau complexe d'entraînement, aménagé sur le modèle d'une cité de cinq mille habitants, où former les militaires français aux combats de rue : des bataillons de nombreux régiments d'infanterie, de la Légion étrangère, mais aussi de plusieurs autres armées européennes, et même des Émirats arabes unis, venaient faire usage de la ville-simulacre, tourner autour de la mosquée postiche, prendre d'assaut un pavillon de banlieue fantôme, assiéger la tour d'un grand ensemble creux protégé par des silhouettes de carton noir.

La rivière artificielle était d'un vert boueux lorsqu'Igor en tournant la tête y expédia, depuis le pont sur lequel la troupe était en train de passer, un vigoureux crachat. Juste un peu plus loin, l'avenue se scindait en deux parties parallèles séparées par

un terre-plein central recouvert d'une étroite bande de gazon propre. Les légionnaires se déployèrent pour occuper de part en part la chaussée où ils avançaient sans hâte, sentant venir, au bout de la route, la douche qui les attendait, les plaisanteries de vestiaire et la soirée au village voisin, quand soudain, de derrière l'une des barres d'immeubles qui jouxtaient sur toute sa longueur l'artère déserte, rappelant pêle-mêle cité de banlieue, faubourg ex-soviétique, ville nouvelle des années soixante ayant mal vieilli ou quartier d'habitation périphérique de métropole interchangeable, une poignée de personnes surgirent et s'avancèrent à leur rencontre, plus ou moins toutes vêtues de la même manière, jeans sweats à capuche baskets, et leurs crânes, sinon tondus, du moins coiffés ras, avec, passés autour de leurs épaules, des sacs à dos mollement enflés, si bien qu'on aurait dit qu'ils ne contenaient guère que du papier journal dont on les aurait rembourrés pour leur donner un aspect plus volumineux.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas des soldats, les importuns alignés en travers de la route se mirent à les invectiver, à les provoquer, balançant leurs bras en l'air, brandissant les poings, les désignant de l'index tendu vers eux, et, malgré les sommations, les cris répétés qui leur demandaient de stopper leur progression, de s'immobiliser, ils continuaient d'approcher jusqu'à bientôt n'être plus qu'à portée de coup, prêts à venir au contact, comme on dit, et sans cesser toutefois de prendre à partie les légionnaires resserrés en un rang homogène, impassibles, essuyant pendant plusieurs minutes, sans broncher, les insultes, les "sales bâtards" et autres "on vous encule" ; puis lorsque l'ordre en fut donné, les soldats, dans une sorte de ballet minutieusement chorégraphié, s'enroulèrent autour de leurs opposants, les maîtrisèrent en leur administrant sans forcer des clés de bras, des alpagages à deux sur le même individu qui faisait mine de se débattre un instant, gesticulait un peu avant de se soumettre et d'obtempérer (quelques rires discrets éclataient, les civils turbulents prétendus et leurs dompteurs homologués se donnaient la réplique, récitaient leurs menaces et injures, qui avec les yeux dans le vague et comme pensant à autre chose, qui avec une teinte d'ironie, ils ornementaient la scène d'un brin de

bagarre pour de faux à la manière d'enfants qui chahutent), et en quelques secondes ils nettochèrent la chaussée, regroupèrent les figurants contre le pied d'un des bâtiments, leurs visages tournés face au mur, qui plaisantaient en attendant que vînt les chercher une estafette aux vitres grillagées prévue à cet effet : le véhicule se gara près des hommes appréhendés, au bord du trottoir (une simple margelle bétonnée qui rehaussait le bas-côté) et, un à un, les légionnaires les firent monter par l'arrière, asseoir sur les bancs latéraux.

Quand le dernier fut coffré, de plusieurs coups du plat de la main frappés contre la tôle de la camionnette le signal du départ fut donné. Tandis que, déjà, le fourgon s'éloignait avec son chargement enjoué et hébété, comme après une bonne blague, de membres du régiment d'infanterie local qui avaient terminé leur petite intervention intempestive sur le théâtre des opérations imaginaires où se démenaient les légionnaires, ces derniers reprirent leur marche, achevant le morceau de chemin qu'il leur restait avant d'arriver, au bout de l'avenue, à l'endroit où les attendaient leurs propres véhicules, stationnés sur une aire de gros gravier rognée sur les champs alentour.

Igor et Malo étaient assis dans la remorque l'un près de l'autre, sous une bâche enduite d'un camouflage aux couleurs identiques à celles de leurs treillis, roulée sur elle-même et ficelée à son cadre de métal, pendant que sur le banc d'en face avait pris place le Chicano qui riait à gorge déployée, sans raison, qui riait pour rire, sans une once de pudeur ni de gêne à l'idée d'exposer au grand jour, à la vue de ses compagnons entassés dans la guimbarde, sa mâchoire où quelques dents manquaient et où certaines autres présentaient d'affreux plombages et de spectaculaires cavités noires, lesquelles lui avaient valu lors d'une mémorable cuite collective cette remarque d'un de leurs camarades, un Belge : "c'est pas Chicano qu'on devrait l'appeler, c'est chicot", et ces chicots qui jaillissaient joyeusement à tout propos, s'étaient sous les yeux de quiconque approchait leur aimable propriétaire, se montrèrent de plus belle, le rire redoubla, lorsque dès le premier virage suivant le départ une brusque secousse envoya Igor cogner de l'épaule contre Malo, les deux se redressant de concert en s'adressant mutuellement

dans les côtes de bons coups de coude ; après quoi ils sentirent le moteur tirer, la route roidement s'élever, s'engager dans un virage qui fit flancher les corps des légionnaires, les jetant les uns sur les autres.

Ils suivirent une route presque toute droite, jalonnée seulement de quelques pistes qui la croisent à angles droits, venues d'on ne sait où, et de sentiers qui filent sur les bas-côtés, dont Malo, en voyant ces tranchées claires aller se perdre dans la verdure indistincte des bois, des fourrés, des bouts de prairie laissés à l'abandon où poussaient des fleurs sauvages, se demandait vers quoi ils pouvaient mener, s'il y avait sur la base, quelque part, un recoin abritant des bâtiments secrets, des équipements sensibles, ou même des installations cachées qui hébergeraient une population isolée, coupée du monde. Les corps fourbus des soldats se laissaient bringuebaler au gré des cahots, pierres et fondrières semées sous les roues, qui se répercutaient en pulsations sourdes parcourant le châssis en marche selon des voies insondables, jusqu'à leurs culs endoloris par la rigidité des bancs et les incessants petits sursauts qui s'imprimaient dans leur chair, se faufilaient le long de leur colonne vertébrale et irradiaient jusqu'à leur nuque fatiguée, y diffusaient une lancinante somnolence que, peu à peu, Malo sentait s'emparer de lui.

Il rêvassait en même temps que son regard flottait au-dehors, à la surface du paysage, épousant le flux continu des apparitions fugaces et l'effacement liquide des choses, des arbres et des artefacts qui, çà et là, s'y mêlaient, pylônes et cahutes aux fonctions indéterminées, transformateurs électriques et champs de tir, ateliers mécaniques dont les portails s'ouvraient sur des machines inertes et morceaux de terre brûlée autour desquels reposaient des cercles de vieux pneus qui semblaient constituer les traces de rituels chamaniques inconnus, n'écoulant qu'à peine la conversation décousue qui se poursuivait dans la remorque, la voix du Chicano et celle d'Igor se répondant qui avaient deux manières différentes de rouler les r, le premier tel un torrent de petits cailloux qui dégringolerait dans une pente abrupte à flanc de montagne ou, lorsqu'il s'échauffait quelque peu, comme le débit d'une mitraillette emballée, le second en

un raclement guttural qu'on aurait dit retenu au fond de sa gorge et longuement mûri avant d'être expectoré dans un effort intense ; et parmi l'entrelacs de ces pétarades et de ces grondements, sous quoi couraient les vrombissements intermittents du moteur, Malo avait de plus en plus de mal à mettre à jour le sens des mots qui, maladroitement, circulaient.

Il ne sut pas s'il s'était assoupi un instant ; il ne se souvint pas d'avoir quitté des yeux le défilement du dehors ; il s'aperçut seulement que son menton, appuyé sur ses mains croisées contre la bouche de son Famas posé à la verticale, était humecté d'un filet de bave écoulé entre ses lèvres, le même qu'un enfant pendant sa sieste, qu'il essuya avec le revers de sa manche en se redressant et en voyant disparaître sur la droite, du côté de la forêt, la forme trapue de la petite chapelle qui marque l'entrée du cimetière de l'armée britannique (une simple guérite en pierres brunes colmatées au ciment, avec un banc à l'intérieur, et couverte d'un toit d'ardoises, qui ferait plutôt penser à un abribus planté en pleine campagne au bord d'une route départementale qu'à un lieu de prière), et près d'elle la haute croix centrale aux longues branches autour de laquelle s'étendent les alignements de stèles blanches où sont inscrits les noms des soldats d'outre-Manche tombés au Chemin des Dames, en prolongement de quoi, derrière un muret bas qui paraît réunir plus qu'il ne les sépare les deux nécropoles ennemies, se trouve le cimetière allemand, celui-ci fait de croix de ferraille sombres plantées dans le gazon.

Ils s'étaient mis en veilleuse, attendaient pour recouvrer l'usage de la parole d'avoir repris pied sur le sol ferme, avant d'aller chanter sous la douche : le convoi fit encore quelques centaines de mètres, passa une barrière relevée à travers un enclos de grillages ; des bâtiments apparurent le long de la route, à la place des terrains vagues poussiéreux et des bois à perte de vue ; c'était la caserne.

En face des baraquements, les moteurs furent coupés sur un vaste parking, donnant aux corps encastrés dans les engins le signal de se déplier, l'un après l'autre, pour s'extraire de la plateforme ; et pendant que les premiers d'entre eux se détachaient du véhicule, sautaient sur le bitume et s'éloignaient

au petit trot, Igor, en tournant la tête, rencontra le regard de Malo qui le fixait et, sans faire bouger une ligne de son visage, simplement d'un plissement des yeux accompagné d'une lueur vive, rigolarde, qui les traversait, lui signifiait qu'il pensait à la même chose que lui : que, oui, ça y était, c'était la dernière fois. Maintenant qu'ils avaient tous les deux décidé de quitter en même temps la Légion pour aller "dans le privé" (ils disaient, avec leur accent respectif : "dans le privé"), c'était la dernière fois qu'ils accomplissaient ce rituel de fin d'entraînement, qu'autour d'eux s'agitaient, les frôlaient dans la promiscuité extrême des transports militaires, les visages de leurs compagnons qu'ils ne verraient bientôt plus ; la dernière fois, se disaient-ils, qu'ils sentaient contre leur peau le contact rugueux de l'uniforme raidi par la poussière qu'ils s'apprétaient à quitter.

Enfin, à leur tour, ils descendirent de la remorque et s'avancèrent sur l'esplanade asphaltée où stationnaient, devant des portes de hangars grandes ouvertes, les quatre chars AMX-30 que compte le camp de Sissonne – lesquels paraissaient, avec leurs canons baissés, inclinés vers le bas, fouiller la terre à la manière de gros animaux à trompe à la recherche du menu fretin rampant qui les rassasiera, ou bien humer les vapeurs mêlées qui affleuraient à la surface du sol, tout comme, au même instant, à l'autre bout du terrain militaire, à l'endroit que les soldats tout à l'heure avaient laissé replonger derrière eux dans son désœuvrement léthargique de décor vide, sa pure vacance de simulacre inhabité, était en train de le faire un renard solitaire qui paraissait suivre obstinément une piste incertaine, improbable, longeant la place, passant sous les arcades, traversant l'avenue fantôme en hâtant un peu son pas leste sur le macadam, et s'introduisait sur le terrain vague formé par l'interstice inutilisé entre deux bâtiments, furetait du museau dans les broussailles où l'attirait quelque odeur intéressante – peut-être le fumet évanescent, demeuré après le passage d'une proie potentielle. Et du bout de la truffe, il frôla la fiole en plastique contenant un fond de sérum physiologique que Malo avait balancée là, plus tôt dans l'après-midi ; il s'arrêta un court instant au-dessus de l'objet minuscule égaré dans l'herbe, dont il lapa, d'un coup de

sa fine langue râpeuse, la goutte d'eau salée qui s'était formée à l'extrémité avant de s'en aller pousser plus loin ses investigations olfactives en s'enfonçant dans les fourrés qui partaient à l'écart des installations, vers la forêt.